

## LITTERATURE PAYSANNE et PENSEE RURALE

Jean-Louis QUEREILLAHC

### I - Le long chemin du peuple paysan vers la liberté

Dans le titre de cet « essai », j'ai associé « *Littérature paysanne* » et « *Pensée rurale* ». Cela semble naturel. Rien n'est plus faux. Toute œuvre littéraire est personnelle. La relation de l'auteur à son écriture découle d'un choix, d'une démarche qui lui est propre.

Toute œuvre littéraire porte un nom. Qu'elle soit paysanne ou non.

La « pensée rurale » c'est autre chose. Elle résulte d'une réflexion, de la recherche d'une finalité. Ecrire, oui, mais pourquoi écrire ? Cette réflexion qui débouche sur un engagement, conduit à définir une « éthique » au service de laquelle on veut mettre l'écriture. Dans le cas de cet essai sur l'écriture paysanne, cela ne peut venir que d'une démarche collective, une volonté d'affirmer, d'illustrer et de défendre ce courant de pensée.

Il faudra, cependant, attendre non seulement des ans mais des siècles pour voir arriver, d'abord, une littérature paysanne et quelques années encore, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour voir naître non pas une « pensée rurale » mais au moins une « réflexion » sur le monde paysan et la civilisation rurale.

Un autre impératif va s'imposer d'une façon inéluctable à toute velléité d'écriture du monde paysan, c'est sa condition sociale. L'histoire de la littérature montre le rapport étroit qui existe entre l'auteur littéraire et la condition sociale qui est la sienne. Ce n'est pas le fait du hasard si, au cours des siècles passés, la pensée créatrice et ses expressions littéraires : théâtre, poésie, essais, romans... ont été l'apanage d'écrivains appartenant à une condition sociale privilégiée. Cela découlait tout naturellement, de l'organisation de la société, une société divisée en trois ordres : la noblesse, d'épée ou de robe, le clergé et le tiers état. Poètes, artistes, musiciens, tous ceux que tentaient les Arts ou l'Écriture n'avaient qu'à se mettre au service de leurs mécènes et protecteurs.

Du Moyen Âge à la Révolution nous leur devons les glorieuses pages de notre littérature.

Et le peuple dans tout cela ? Et surtout ce peuple paysan dont le devenir littéraire est l'objet de ces pages. Ce peuple paysan survit dans la condition sociale la plus misérable qui soit. Non seulement le servage le tient prisonnier de la terre qu'il cultive, mais il vit dans une misère à l'état endémique. Une misère reçue à la naissance et qui l'accompagnera jusqu'à la mort.

Nous gardons tous en mémoire l'imagerie de notre livre d'histoire d'Ernest Lavisse : le paysan Jacques Bonhomme, juché à califourchon sur le dos de son seigneur, chaussé de pantoufles à pompons, tenant dans la main gauche, par les oreilles, le lièvre qu'on lui interdisait de chasser et de la main droite, le bâton qui avait si longtemps caressé ses épaules...

Un temps qui finissait par faire oublier misères et servitudes et aussi les terribles révoltes de ce peuple paysan pour lequel la mort même n'était plus à craindre.

- Révolte des serfs de Normandie (977)
- Révolte des « Jacques » (1222) contre lesquels Philippe le Bel dût engager l'armée.
- Les « Croquants » du Périgord (1674)
- Les « Camisards » en 1707.

La Bruyère dans ses « *Caractères* » n'hésitait pas à écrire :

«Lorsqu'on traverse nos campagnes on voit des hordes de miséreux, en haillons, la bêche à la main, courbés sur la glèbe. »

Rien n'échappe, heureusement, à l'oeil des historiens mais, par contre, lettrés et écrivains de ce temps, décrivaient ou chantaient ce monde paysan comme un petit peuple heureux et sans soucis.

Depuis Virgile et son fameux : «*Heureux l'homme des champs s'il connaissait son bonheur !* », Hésiode et sa villa d'Ausone, un quatrain du Moyen-Âge tenait à nous préciser :

« *Le pauvre laboureur  
Il est toujours content  
Quand l'est à sa charrue  
Il est toujours chantant* »

Et pourquoi pas ? On peut aussi chanter pour cacher son désespoir...

La belle Marquise de Sévigné n'était pas en reste dans sa célèbre lettre sur le

« *Savez-vous ce que c'est que faner ? Faner ? C'est retourner du foin en batifolant dans une prairie...* ».

Décidément il devenait de bon ton d'aimer les champs et la nature. Jean Jacques Rousseau venait renforcer le camp des Physiocrates, célèbres naturalistes qui voulaient révolutionner les méthodes culturelles.

Enfin, une vie, à la terre, sous sa forme bucolique avec des moutons et des bergers aux bâtons enrubannés à la manière d'Honoré Durfé...

Il n'y manquait plus que la bénédiction royale ; elle vint avec la chaumière à Trianon, de Marie Antoinette pour laquelle Fabre d'Eglantine composa la jolie chanson :

« *Il pleut, il pleut, bergère...* »

Devant tant de regards contradictoires sur le « bonheur » du peuple paysan, on demeure confondus. Evidemment, seuls les chroniqueurs et historiens ont suivi ce peuple paysan sur le dur et long chemin sur lequel il s'était engagé : celui de la Liberté. Il ne faut pas laisser croire, non plus que ce peuple paysan était sans culture. Il participait à toutes les fêtes religieuses qui punctuaient l'année liturgique. En Bretagne, en Auvergne, en Languedoc il s'exprimait dans ses langues originelles.

Bien plus tard, sous les années 1930, l'écrivain et critique Henry Poulaille retrouvera et éditera ces « *Noëls paysans* ».

Comme expression littéraire venue de ce peuple paysan, deux noms sont à retenir :

- Adam BILLAUT (1602.1662) dit Maître ADAM. Il s'intitulait « le poète crotté ». Il était l'ami de Corneille, de Rotrou et de Scudéry.

- RESTIF DE LA BRETONNE lequel dans le livre « *la Vie de mon père* » a laissé une remarquable peinture de la vie rurale de son temps. (1779).

Pour clore ce premier chapitre que j'ai voulu intituler

« *Le long chemin du peuple paysan vers la liberté* »,

Je veux citer ce beau poème anonyme que n'auraient renié ni Villon ni Ronsard :

*A la sueur de mon visage  
J'ai labouré et meurs de faim  
Trois jours et qu'un morceau de pain  
Je ne mangeais, en mon ménage  
Quia non est  
J'ai planté, pressé, vendangé,  
J'ai fumé les champs et pâtis*

*Pour donner vie à mes petits  
Mais je vois que tout est mangé  
Alius*

*Mon Seigneur Dieu tu sais combien  
On m'a fait tous les jours d'alarmes  
Comme sergents royaux, gens d'armes  
Et d'autres enfin, que l'on sait bien  
Qui*

*Pour à mes veaux la tête fendre  
Pour mieux égorger mes moutons  
Sont gens qui ont barbe au menton  
Mais chercher qui pour me défendre ?  
Pugnet*

*Hélas ! C'est bien pour se débattre  
Entre nous, pauvres laboureurs  
Quand un tas de méchants coureurs  
Nous battent au lieu de combattre  
Pour nous.*

## **II - Après la liberté la connaissance**

L'histoire ne dit pas combien de temps mit Jacques Bonhomme à descendre du dos de son seigneur. Ce qui est sûr c'est qu'il dut descendre pour affronter les temps révolutionnaires qui n'intéressaient pas que les villes mais aussi les campagnes.

Pour la première fois de sa vie on lui avait demandé de s'exprimer dans « les cahiers de doléances » précédant la réunion des Etats Généraux. On est frappé, en dépouillant les archives, de la justesse de leurs jugements et de la force de leurs revendications. Bien sûr, hélas, ils ne pouvaient s'exprimer que par l'intermédiaire de ceux, si peu nombreux, à savoir lire et écrire.

Certains allaient même se définir non comme étant des « Tiers états » mais du « Quart ordre ». Ils n'hésitaient pas à écrire :

*«C'est en vain que l'on voudrait le dissimuler plus longtemps...Tout nous prouve qu'une nouvelle tyrannie s'élève sur les débris du trône!..!»*

Jacques Bonhomme devenait un citoyen à part entière ! Un citoyen qui tentait également de sortir de sa condition de dépendance d'un noble, seigneur qui avait, la plupart du temps, émigré et dont les terres saisies étaient revendues comme « biens nationaux ».

La citoyenneté, si elle est une progression dans la hiérarchie sociale, ne remplit pas les poches, même en « assignats », mais il y eut, partout de nombreuses transactions, surtout dans le Centre où des domaines entiers passèrent en main de nouveaux propriétaires. De nouveaux propriétaires, lesquels, sans scrupule, gardèrent les paysans à leur service. Que la condition sociale en fut changée, c'est une autre histoire que Balzac a dépeinte dans la férocité de nouveaux maîtres pires que les anciens.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire allaient provoquer un grand brassage des peuples et des idées. Si les voyages forment la jeunesse, la jeunesse de France fut formée ! formée peut-être en parcourant l'Europe mais en était-elle pour autant plus « instruite » ? Hélas, non ! Gardons en exemple celui du Capitaine COIGNET, le célèbre auteur des « Cahiers » qui fut obligé d'apprendre à lire et à écrire pour pouvoir devenir officier en 1813.

Après le chemin de la liberté le deuxième chemin que devait prendre le peuple paysan était celui de la connaissance. L'amélioration de sa condition sociale, l'affirmation de sa place dans la Société nouvelle, passait par l'instruction.

Le grand philosophe Condorcet l'avait compris lorsque, en 1792, il remettait sur le bureau de l'Assemblée son mémoire sur « l'organisation de l'Instruction publique ». Hélas ! son mémoire alla rejoindre le catalogue des bonnes intentions. Après la Révolution et l'Empire, les temps de la Restauration n'étaient pas favorables, loin s'en faut, à l'instruction du peuple. Guizot lui-même le disait sans détours : « *L'invasion des classes pauvres par l'instruction est un élément qui ruine la Société dans ses fondements* » !

Et pourtant la soif d'apprendre du peuple était bien réelle. L'exode des campagnes vers les villes et surtout Paris allait en accélérer le cours.

Lorsqu'on parle du monde ouvrier des premières années de l'industrialisation, on oublie que ce peuple ouvrier n'est pas né sur place mais qu'il a été constitué de paysans...

de paysans qui loin de renier leurs origines, furent un élément moteur et opiniâtre de cette volonté populaire d'éducation et de progrès.

Malgré les 12 heures de travail par jour ils suivaient les cours du soir. De 1828 à 1846, plus de 52% des hommes avaient appris à lire et à écrire ! Le nombre des ouvriers fréquentant les cours du soir dépassait les cent mille en 1848.

-Jérôme GILLAND (1815-1854) a raconté ce parcours initiatique dont il était fier : « *vint l'époque où l'on vendait des ouvrages par livraison. Je souscrivais à tous. Je vivais de pain une bonne partie de l'année et mon pain me paraissait délicieux* ».

Deux grands mouvements d'idée créatrice, l'un littéraire, le Romantisme, l'autre social, le Syndicalisme, allaient venir en aide à cette volonté populaire.

Dès la naissance de leur mouvement les Romantiques furent sensibles à cet élan du peuple. Ils comprirent la force de ce peuple après les « Trois Glorieuses de 1830 ». Ce peuple avait la force et la volonté de se libérer seul et d'aller seul vers son avenir.

- Dans son remarquable ouvrage « *Le Peuple* » l'historien Jules MICHELET avait vu naître et grandir cette force nouvelle et l'avait magnifiée.

-Le grand LAMARTINE n'hésitait pas à encourager les auteurs, même lointains, qu'il rencontra dans ses voyages comme Jean REBOUL, poète boulanger à Nîmes et Reine GARDE, couturière aixoise.

-Victor HUGO, lui, mit le peuple en scène dans « *Les Travailleurs de la Mer* » et les « *Misérables* ».

- Ils furent suivis du chansonnier BERANGER qui lui dédia son recueil : « *La gloire en sabots* ».

-Enfin George SAND qui se voulut la paysanne de Nohant et qui livra au grand public ses romans, vécus à la terre et par des paysans. « *La Mare au diable* » - « *La petite Fadette* » - « *François le Champi* ».

Son œuvre tient une place considérable dans cette période charnière où le monde ouvrier nouveau et le monde paysan dont il était issu, se confondaient dans leur volonté de libération par la culture.

Le Syndicalisme aussi, ce grand mouvement d'idée qui croyait à la force créatrice de l'homme et en faisait, dans l'union, le seul facteur du progrès humain.

- Dans cette industrialisation en marche on passait de l'utopie des Saint-simoniens au compagnonnage d'Agricol PERDIGUIER dit « Avignonnais la Vertu ».

Ce dernier écrivait dans « *Mémoires d'un compagnon* » :

« *C'est aux compagnons de se faire comprendre des autres compagnons. Que ceux qui sont les plus avisés tendent la main et aident ceux qui le sont moins.* »

-Et Pierre MOREAU renchérisait dans son livre :

« *Amélioration du sort des travailleurs* » :

« *Je me suis hasardé, moi, pauvre travailleur, à prendre la plume c'est que j'estime que les travailleurs doivent s'aider à s'instruire les uns les autres !* »

A côté de ce syndicalisme organisé et altruiste, se fit rapidement jour un syndicalisme social, plus revendicatif, plus violent qui prépara les journées révolutionnaires de 1848.

Parmi ceux qui illustrèrent par leurs écrits ce syndicalisme, il faut citer :

- Pierre LACHAMBEAUDIE, Paysan venu du Centre, qui publia ses « *Essais poétiques* » et ses « *Fables populaires* » couronnées par l'Académie Française.

- Alphonse ESQUIROS au militantisme plus engagé et qui connut la prison.

Il écrivit : « *L'Évangile du Peuple* » et « *les Chants d'un Prisonnier* ».

- Martin NADAUD enfin qui se voulait un écrivain réaliste et qui écrivait :

« *Si je ne puis présenter à mes lecteurs une œuvre de style, du moins j'ai la prétention d'offrir au peuple une œuvre de bonne foi loin des subtilités fausses et mensongères.* »

Toutes ces idées nouvelles et les écrits qu'elles produisaient étaient publiés dans une Presse dont les titres et les tirages avaient explosé. Le colportage les diffusait jusqu'au plus profond des campagnes.

Et justement, quel allait être l'écho dans les campagnes, de tout ce foisonnement d'idées nouvelles, de toutes ces aspirations vers l'instruction et l'expression qui en résulterait ?

Dans cette seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, il nous faut, encore, rester sur notre faim. Faut-il parler de « la pesanteur sociologique du monde paysan » ? Ce serait une erreur de croire que le peuple paysan, après la période révolutionnaire, en était revenu à sa Condition Sociale de l'Ancien Régime. Certes, la restauration de la monarchie, le retour des émigrés, l'emprise du clergé n'étaient pas de nature à favoriser le progrès vers l'instruction et l'émancipation du peuple.

Dans ses romans « *Jacquou le Croquant* », « *Le Moulin du Frau* » Eugène LE ROY a parfaitement dépeint l'atmosphère du temps dans les campagnes. Mais enfin, ce monde paysan n'avait-il pas participé à la période révolutionnaire ? N'avait-il pas fourni les Volontaires de l'an II, lesquels, à Valmy avaient fondé la 1<sup>ère</sup> République ?

Pense-t-on que l'orage qui grondait dans les campagnes n'allait, un jour prochain, sonner le réveil du peuple. Ce peuple dont l'historien Jules Michelet avait dépeint « *la vague puissante et irrésistible* »...

Dans ces nuages d'orage sociaux et politiques il y eut un éclair culturel, un éclair à l'éclat nouveau qui propulsa les langues originelles dans les plus hautes sphères littéraires du pays.

- On célébra le grand Frédéric MISTRAL qui publia « *Mirèio* » ( *Mireille* ), reçut le Prix Nobel de littérature en 1904 et fit entrer en littérature universelle sa Provence et sa Camargue.

- Il faut aussi citer JASMIN dont les recueils de poésies « *Las papillôtos* » (*Les Papillotes*) eurent un succès considérable qui le hissa à l'égal des plus grands.

### III – Naissance de la littérature paysanne

Je n'aime pas le mot « félibrige ». Je reconnais la valeur de la démarche dans le maintien et la recherche de l'excellence dans les langues originelles. Je lui reproche un certain « repli sur soi », sur son pays, sur son terroir, repli qui l'éloigne de l'expression littéraire universelle qu'est le français.

Le peuple paysan ne pouvait se contenter de ses langues originelles, si aimées soient-elles.

Il lui fallait avoir accès à la langue française. Quel mur restait-il donc à franchir ? Quel obstacle fallait-il vaincre pour qu'il puisse exprimer ses idées et produire des écrits qui les traduisent ? La réponse est simple : il fallait aller à l'école.

En consultant les archives d'état civil de ma commune rurale pour l'année 1848, à la rubrique 'mariage', j'en trouve 38. Sur les 38 : 14 constatent que le futur époux ne sait pas signer et sur 24, la future épouse signe en marquant une croix !

Aller à l'école ? Mais où ? Les paysans devenus ouvriers suivaient « les cours du soir », mais à la campagne ? Sous le Second Empire le ministre Victor Duruy fit de louables efforts pour mettre en place quelques embryons d'écoles primaires. On ne peut passer sous silence les cours scolaires des « Frères de la Doctrine Chrétienne » que seule une minorité fréquentait.

Il fallut attendre 1882, après la conquête de la République par les Républicains, pour que le ministre Jules Ferry institue, pour tous « l'école publique, laïque et obligatoire ».

Le grain était semé. Il n'y avait plus qu'à attendre la moisson.

Elle vint cette moisson de ceux qui furent chargés d'instruire les autres et qui à l'image de Ludovic MASSE, s'intitulaient « Instituteurs Paysans ». Ils avaient quelque droit à ce titre car la plus grande partie d'entre eux provenaient de ce milieu paysan qu'ils partageaient, souvent, avec les leurs. Leurs noms prirent très vite place dans le monde des lettres :

Ludovic MASSE, Gaston CHEREAU, Joseph CRESSOT, Ernest PERROCHON, Louis PERGAUD... Il faut rappeler que Louis PERGAUD fut couronné par le prix Goncourt pour « *De Goupil à Margot* » en 1910.

Et les paysans suivirent :

- Lucien GACHON, auteur de « *Jean Marie, homme de la terre* » eut le mérite de définir ce qui devait guider la plume de tous ceux qui se voulaient « écrivains paysans ». Son conseil était clair :

« *D'abord l'humilité, l'effacement devant le modèle : telle doit être la règle. Peindre l'homme tel qu'il est dans son milieu, sans démonstration qui ne fait que desservir sa cause.* »

Cette simplicité, cette vérité se voulaient en réaction violente contre les peintures qu'avait donné Balzac dans ses « *Paysans* » ou Zola dans son roman « *La Terre* ».

Tous deux, en effet, avaient fait de leur sujet une démonstration au service de leurs grandes œuvres : Balzac pour sa « *Comédie humaine* » voulait démontrer la cupidité du monde de la terre et Zola démontrer la bassesse des mœurs paysannes.

Un personnage de la vie littéraire de cette époque, allait mettre en lumière des écrits paysans : Daniel HALEVY. Il était secrétaire général de la « *Revue des Deux Mondes* », revue en vogue à cette époque dans laquelle il publia ses « *Visites aux Paysans du Centre* ». Ces entretiens l'amènèrent à rencontrer Emile GUILLAUMIN dont il apprécia l'écriture et publia des textes. Emile Guillaumin était un modeste agriculteur sur une minuscule propriété de six hectares. Lorsque Daniel Halévy lui rendit visite, il trouva sur le seuil de la maison un homme coiffé d'une casquette auquel il demanda : « - Je cherche monsieur Guillaumin.

- Mais, c'est moi, monsieur. »

Surprise de Daniel Halévy qui croyait avoir affaire à un domestique. Il venait de découvrir l'auteur de « *La Vie d'un simple* ».

Aux côtés d'Emile Guillaumin il faut citer Philéas LEBESGUE, un authentique paysan et poète qui publia, chez Grasset, ses « *Pages choisies* » et ses « *Florilèges et poésies rustiques* ». Il travaillait une propriété de 25 hectares, ce qui ne l'empêchait pas de parler 7 langues étrangères ! Il prit la suite de Daniel Halévy à la « *Revue des Deux Mondes* ».

Avec ces auteurs et le parrainage de Daniel Halévy, on peut dire que la littérature paysanne entra dans le monde des lettres françaises. Pas seulement des textes mais ce qui en faisait l'originalité : vérité, simplicité, vécu. Ce que Agricol Perdiguier et Moreau recommandaient à leurs compagnons écrivains, Lucien Gachon le confirmait à son tour.

Si pour les écrivains de la Terre, l'époque du soutien du romantisme était passée, celle du syndicalisme était toujours d'actualité.

L'œuvre littéraire d'Emile Guillaumin ne saurait faire oublier son engagement syndical. Il fut le premier à comprendre que le paysan, seul, face aux contraintes économiques et politiques qui pesaient sur lui, était condamné. Seule l'union pouvait le sauver. Une union qui n'excluait pas le combat. La Condition Sociale de l'écrivain paysan s'inscrivait donc désormais dans la Coopération et la Mutualité.

Les contemporains et disciples de Guillaumin suivirent cette voie.

- Le poète réaliste Francis ANDRE, auteur qui avait quitté l'école à 11 ans publia ses « *Poèmes paysans* » et son livre sur la guerre de 14.18 : « *Les affamés* » (1923)

- Un grand, un très grand Michel MAURETTE (1898.1974) se définissait comme aimant la solitude et ayant la passion d'écrire. Il a laissé une très belle œuvre. Citons : « *Le Clos Saint Michel* » - « *Confession d'un laboureur* » - « *Le Temps des Merveilles* » - « *La Crue* » chef d'œuvre dont le musicien Pablo Casals tira un oratorio pour violoncelle.

Si la Condition Sociale des auteurs paysans fut renforcée par le courant syndicaliste, son expression littéraire trouva, dans les années 1930, un allié de taille dans « le nouvel âge littéraire » dont Henry Poulaille, écrivain libertaire, était l'initiateur. Il était critique littéraire aux Editions Grasset à Paris. A ses yeux le mérite d'un livre était « l'authenticité et le vécu ». Aux côtés d'écrivains du peuple comme Charles Louis PHILIPPE, il aida des auteurs paysans :

- Joseph VOISIN, auteur de « *Mathurin Barot* » et de « *Francine et son village* »

- Henri NORRE de « *Comment j'ai vaincu la misère* », tous deux, écrivains très proches d'Emile Guillaumin.

On ne saurait passer sous silence l'antimilitarisme qui était un des caractères de cette écriture paysanne. Le régiment et le service militaire étaient considérés comme la voie majeure de l'abandon de la terre par les jeunes.

Cette hostilité déclarée m'amène à citer deux grands auteurs, chers à Henry Poulaille. Certes ils ne sont pas « paysans » au sens littéral du terme, mais la majorité de leurs œuvres se situe dans le monde rural et leur amour de la Terre rejoint celui des écrivains paysans.

- RAMUZ : « *La Grande Peur dans la montagne* » - « *La beauté sur la terre* » - « *Le jeune homme savoyard* »

- GIONO : « *Que ma joie demeure* » - « *L'homme qui plantait des arbres* » - « *Batailles dans la montagne* ».

Et puisque je me suis permis de citer nos amis Giono et Ramuz, je m'en voudrais de ne pas nommer Joseph de PESQUIDOUX, gentilhomme campagnard de Gascogne qui fit entrer la Terre à l'Académie Française et dont les ouvrages : « *Chez nous en Gascogne* » et « *Le Livre de raison* » sont une remarquable peinture de la vie rurale des années vingt.

### *Poème de Francis André*

*Je ne t'ai jamais vu sous ce rayon, mon père  
Pauvre vieux qui t'en vient, là-bas, au bout du champ  
Avec tes pauvres vêtements  
Couleur des choses, couleur du temps  
Avec ton humble tête grise  
Semant, semant le blé, dans l'automne et le soir  
Mon vieux père de septante ans  
Je te découvre enfin, dans la plénitude  
Je vois ton corps penché, ta tête résignée  
Et tes mouvements lents et profonds dans le soir  
Je sens que tu es las et que tes pieds sont lourds  
Et que la terre aimée te penche  
Vers elle un peu plus chaque jour.*

### **IV – Les temps modernes**

La Condition Sociale dans laquelle s'exprimaient les écrivains paysans allait être bouleversée par les deux conflits mondiaux. Ce qu'il est convenu d'appeler la « Grande guerre » reste en mémoire dans le peuple paysan comme « la grande hécatombe ». Il n'est pas exagéré de dire que sur le million et demi de tués dans le conflit, les trois cinquièmes étaient des paysans. Malgré l'immigration : italienne (1924), espagnole (1936), polonaise (1940) les problèmes économiques vinrent encore noircir ce tableau déjà bien sombre. La crise de 1929 et la mévente des produits agricoles ne furent en partie résolues que par la création de l'ONIC - (Office National Interprofessionnel des Céréales) et la fixation par le gouvernement du Front Populaire à 200F le quintal de blé.

Par contre, cette Condition Sociale sortit renforcée du deuxième conflit mondial. Cette fois-ci et malgré la longueur de l'épreuve, les hommes revinrent au pays. Ce n'est pas un détail. Là où il y a des hommes il y a des idées, il y a de la volonté de vivre, il y a des forces de Vie. Elles y étaient ces forces de vie et dans les dix années qui suivirent la fin des conflits, elles firent leur chemin, à pas de géant. Le syndicalisme d'abord. Il maîtrisa, par l'intermédiaire de ses organisations cantonales, départementales et nationales ce grand mouvement de

rénovation qui changeait les structures anciennes et mettait en place des cultures nouvelles. L'aide du Plan Marshall et l'effort de la mécanisation agricole accélèrent la volonté d'entraide - C.E.T.A.- CUMA - ainsi que la volonté de coopération. Le monde rural autrefois dépeint comme un monde égoïste, replié sur lui-même, devenait un monde de solidarité, d'entraide et de partage.

Une autre évolution de la Condition Sociale du peuple paysan fut celle de l'exploitation des terres. Pas une évolution seulement mais une révolution. Un vieux rêve. Un vieux « mythe » tant il était ancré dans la nuit des temps, au plus profond des cœurs des hommes de la Terre. Il était déjà, celui des « Jacques » du temps de Philippe Le Bel, celui des « Partageux » de 1793, enfin de ceux qui se définissaient, ils étaient légion, comme des « paysans sans terre » : ce rêve c'était : « La Terre à ceux qui la travaillent... ».

On mesure mal encore de nos jours, la révolution que produisit, dans le monde rural, l'impact de la loi sur le métayage et le fermage, votée en 1947 sur proposition du député des Landes Lamarque Candau.

Dans toutes les Provinces de France, surtout dans les départements de moyenne et de petite culture, ce qui était la grande majorité des cas, l'exploitation des terres était confiée à des « métayers » lesquels travaillaient à mi-fruit pour un temps limité : 1 à 3 ans au maximum. Le métayer (et sa faucille) était voué à la précarité celle du temps qui passe et celle des choix de culture imposés par son propriétaire.

Le fermage, avec son bail de 3, 6, 9 ans donnait au fermier la liberté d'entreprendre et de décider, moyennant une redevance annuelle, de l'exploitation à lui confiée.

Cette explication sur l'évolution de la Condition Sociale du peuple paysan nous mène tout naturellement à la notion de « pensée rurale ».

Au cours des siècles passés, alors que le paysan était soumis aux lois de la dépendance à autrui, seigneur ou maître, alors qu'après avoir trouvé sa liberté, il lui fallait acquérir les connaissances, l'instruction qui lui permettent de s'exprimer, comment voulez-vous qu'il mette en place une « pensée rurale » ?

Il arrive qu'un homme seul lance une réflexion qui fasse son chemin, qui ait un « écho » dans l'opinion. Pour ce qui est des auteurs paysans, le premier, Lucien GACHON, a défini une règle d'écriture qu'il voulait faire partager à ses collègues paysans.

Elevons cette règle à une « éthique », terme qui rapproche du mot « pensée ».

Guillaumin lui-même, avec l'élan du syndicalisme agricole naissant n'a pas pour autant défini une « pensée rurale ». Enfin, tous les auteurs que nous avons cités dans les précédentes pages, tous ceux qui ont fait entrer la littérature paysanne dans le monde si fermé des lettres françaises, tous ont respecté les règles d'authenticité, de vérité, de vécu sans pour autant se référer à une « pensée rurale ».

C'est que, pour créer un mouvement de « pensée », il faut être plusieurs.

Pour être définie, il faut qu'une pensée soit collective ou du moins collégiale. Il faut qu'elle ait fait l'objet d'une réflexion et que ceux qui partagent le même point de vue soient d'accord pour en faire connaître et promouvoir le message.

L'utopie créatrice des Saint-simoniens, les règles et les rites du compagnonnage, les fondements même du syndicalisme social de Proudhon ou de Fourier, tous ces mouvements d'idée s'intéressaient directement, à une société en quête de progrès économiques mais aussi de justice sociale.

Au-delà des règles et de l'éthique d'écriture à laquelle les auteurs paysans se reconnaissaient, comment allaient-ils illustrer et défendre une pensée qui définissait les aspirations profondes du monde rural ?

La première étape fut celle de vaincre leur isolement, celle de se rencontrer, de se réunir pour pouvoir se conforter dans les choix qu'ils auraient à faire pour fonder une « pensée rurale ».

Le premier qui eut l'idée de les rassembler fut un instituteur de la Somme : Charles BOURGEOIS. Tous, de Guillaumin à Maurette répondirent présent et la première Association Nationale des Ecrivains Paysans fut constituée en 1947. Elle publia une revue commune mais n'obtint, dans le monde des lettres qu'un succès limité.

Dès la deuxième année, Charles Bourgeois se plaignait du peu d'intérêt du public et surtout de l'absence d'aide financière pour pouvoir poursuivre son action.

Cette première association dura sept ans et, faute de moyens, elle dut se dissoudre.

Et pourtant... les autres paysans ne pouvaient se retrancher derrière une « Condition Sociale » qui leur aurait été défavorable ! Ils en étaient « maîtres ».

Non seulement ils avaient toutes les voies d'accès à la connaissance mais ils avaient en main leur destinée économique grâce aux organismes qu'ils avaient mis en œuvre et qu'ils contrôlaient : coopération, mutualité, crédit ; ils protégeaient leurs exploitations familiales, modèle du nouveau monde rural.

L'expérience tentée par Charles Bourgeois avait, au moins, démontré la nécessité qu'il fallait être en nombre pour pouvoir faire passer un message. Il ne suffisait plus que les écrivains paysans se contentent d'être, par leurs écrits, des « témoins de leur temps ». Face aux dérives multiples qui menaçaient les institutions mêmes qu'ils avaient mises en place, pour les protéger, ils devaient devenir des « écrivains militants ».

Beaucoup d'entre eux avaient fait partie, dans leur jeunesse, de la Jeunesse Agricole Chrétienne, la J.A.C. Ils y avaient appris non seulement la solidarité et la justice sociale mais aussi la permanence et la nécessité du combat.

L'Association des Ecrivains Paysans se reconstitua, quelques années plus tard, en 1972, dans une petite cité rurale du département du Gers, département décrit comme « le plus rural de France ».

A l'initiative d'un paysan écrivain, Marius NOGUES, cette réunion se tint à Plaisance dans les salles de la Mairie dont Jean Louis QUEREILLAHC était alors maire. Etaient présents :

- Jean ROBINET *de la Haute Marne*
- Henri PETITJEAN *de la Haute Loire*
- Elie OLIVIER *du Gard*
- Louis MASURE *de l'Orléanais*
- Louis ROQUES *des Hautes Pyrénées*
- Louis LAFOREST *de l'Allier*
- L'abbé GRANEREAU fondateur des Maisons Familiales Rurales
- les deux Gersois, précités, accompagnés de quelques amis écrivains et poètes
- Michel MAURETTE, souffrant, s'était excusé et avait envoyé son adhésion.

Après 2 jours de travaux l'Association fut constituée et porta à la présidence Jean Robinet.

Le secrétariat fut assuré par une jeune étudiante en Sociologie rurale, Rose Marie LAGRAVE venue à sa seule initiative, montrant ainsi tout l'intérêt qu'elle portait à ce rassemblement de Plaisance.

La presse, la radio et la télévision régionale montrèrent tout l'intérêt qu'elles portaient à cette création et en assurèrent la publicité. Le ministre de l'Agriculture sollicité, accorda, non seulement son aide financière mais surtout, un stand gratuit au Salon de l'Agriculture où, dès l'année suivante, 1973, l'Association assura une permanence et présenta les ouvrages de ses auteurs adhérents. Dans les 2 ans, elle atteignit, la centaine d'adhérents de toutes les régions de France.

- Pierre MELET *Alpes de Haute Provence*
- Chantal OLIVIER *Bourgogne*
- Hubert HERAULT *Vendée*
- Emile JOULAIN *Anjou*
- Thérèse JOLLY *Bretagne*
- Jean GUILLY *Yonne*
- Claire MELINE *Bourgogne*

Une centaine d'auteurs paysans, c'est une belle et encourageante réussite mais pour quoi faire ?

D'abord retrouver la joie d'être ensemble. C'est un bonheur de partager une joie fraternelle dans une passion commune : l'écriture. Que l'on soit poète, nouvelliste, romancier ou chroniqueur de presse, chacun s'enrichit de l'expérience de l'autre, sans esprit de jalousie ou de compétition. Les œuvres de chacun figurent au catalogue, à la bibliothèque qui en assure la vente, au stand de présentation et de vente au Salon de l'Agriculture.

Dès la première année parut la revue « Le LIEN », à la rédaction de laquelle chacun pouvait participer par ses suggestions, ses envois littéraires.

Il fut également décidé qu'un rassemblement aurait lieu chaque année dans une province différente de manière à mieux faire connaître l'Association. Un moment de rencontre indispensable pour faire le point sur les actions réalisées dans l'année écoulée et décider de l'orientation nouvelle.

En seulement trois ans d'existence l'A.E.P, l'Association des Ecrivains Paysans, avait réussi là où Charles Bourgeois avait échoué. Grâce à la ténacité de son Président Jean Robinet bien secondé par l'activité de son bureau, l'A.E.P. pouvait regarder l'avenir avec confiance.

## **V – Définir une « pensée rurale »**

### **Dans l'article II de ses statuts l'A.E.P définissait ainsi son rôle :**

Cette Association s'étend à tous les Ecrivains Paysans, Artisans, Sculpteurs, Peintres, Chanteurs (d'origine ou d'inspiration terrienne) des cinq continents.

L'association des Écrivains et Artistes Paysans a pour buts :

- **a/** de regrouper les Écrivains et Artistes Paysans dans la considération et le respect d'expression et de traduction de toutes langues, dialectes, patois.
- **b/** d'encourager toute forme de l'art et de la pensée qui trouvent leur inspiration aux sources et au cœur des richesses fondamentales du service de la nature, du service du terroir, du service de tous les hommes en leur participation à toutes œuvres de vie : don de l'intelligence, du cœur et de l'esprit.
- **c/** de les aider à exprimer leur pensée dans la forme littéraire qu'ils ont choisie.
- **d/** d'encourager et de promouvoir (dans la mesure du possible) l'Édition et la Diffusion de leurs œuvres, afin de donner, à leur production littéraire et artistique, la place qui doit leur revenir dans notre Société.
- **e/** de collaborer à l'Édition de bons manuscrits oubliés ou à la réédition d'œuvres de valeur.

- f/ de participer à aider les jeunes en leur future mission d'Ecrivains ou d'Artistes (la jeunesse demeure toujours l'avenir et le devenir de la Vie, soit dans le choix de bien faire et de réaliser toujours mieux).
- g/ de répondre à l'expression de sa devise : "La Terre, l' Homme, la Vie" : (par la Terre, avec tous les hommes pour la Vie).

Elle pensait, ses adhérents pensaient qu'ils avaient un autre rôle à jouer que celui d'aider, d'encourager les auteurs et de promouvoir la littérature paysanne. Ce monde rural qui les entourait évoluait sans cesse et dans des directions dont ils ne voulaient pas être les témoins indifférents.

Les structures qu'ils avaient mis en place : Coopération, Mutualité, Crédit, loin de protéger et de soutenir l'exploitation familiale, se laissaient aller à des « dérives » pleines de menaces pour l'avenir. Les pesanteurs économiques même dans le cadre de la PAC (Politique Agricole Commune) fragilisaient les prix agricoles. Le Crédit Agricole créé par les agriculteurs et pour leur service se comportait de jour en jour comme toutes les banques et les coopératives elles-mêmes, symbole de la solidarité paysanne, en se pliant aux lois impitoyables du marché , ce qui était un comble, se laissaient aller au gigantisme de groupes devenant des concurrents entre eux...

L'instruction publique quittait les campagnes. Maintien indispensable des familles rurales sur les terres où elles travaillaient, les écoles primaires, soumises à la loi des quotas, fermaient et les regroupements pédagogiques n'étaient qu'un retard apporté à une fin inéluctable.

Quelle réaction allait être celle des auteurs paysans de l'A.E.P, conscients de la dégradation de la Condition Sociale du monde rural? Leur jugement allait être d'autant plus dramatique qu'ils avaient, en tant que sociétaires, participé à l'établissement de cette Condition Sociale mise en place pour assurer leur avenir.

Les adhérents de l'A.E.P se réunirent au Congrès de Laragne dans les Alpes de Haute Provence, en mai 1975.

Pierre MELET, berger des Alpes, auteur de plusieurs ouvrages sur l'élevage dont « *Le Galvaudeux* », en était l'organisateur. Dès l'ouverture du Congrès les membres présents sentirent que leur réunion annuelle ne se limiterait pas à un ordre du jour portant sur les problèmes de promotion et de diffusion de la littérature paysanne.

Dès le deuxième jour de rencontre, passées les cérémonies protocolaires de l'A.G et des réceptions, les présents décidèrent de se réunir en petits groupes et de réfléchir à un texte qui serait, non seulement un cri d'alarme, mais un rappel solennel aux responsables politiques et économiques, pour sauvegarder l'exploitation familiale indispensable à la survie de nos campagnes.

Rose Marie Lagrave fit la synthèse des réflexions des divers groupes et Jean Louis Quéreilhac rédigea le texte définitif de ce qui allait devenir :

« ***Le manifeste de Laragne*** ».

(Le texte intégral de ce manifeste est joint en annexe de cet essai.)

L'écrivain moraliste La Bruyère avait écrit : « *Tout est dit. Il n'y a plus rien à dire !* »

Peut-on en conclure que le manifeste de Laragne a tout dit ?

Sur le fond il a dit l'essentiel et en premier il a dénoncé toutes les menaces qui pesaient sur l'exploitation familiale.

Sur le ton voulu par les auteurs, en lui donnant le ton du « manifeste » les auteurs ont choisi celui de « l'adresse publique » qui comporte une certaine solennité. Les auteurs paysans porte-parole des « lettres paysannes » vont jusqu'à l'engagement de leurs futurs écrits. Ils seront désormais, non seulement fidèles à la vérité et à l'authenticité de leurs témoignages mais ils militeront pour la défense du monde rural dans les directives du Manifeste.

Faut-il y voir la naissance d'une « pensée paysanne » ?

Ce qui est sûr c'est que pour la première fois on lui définissait un cadre hors duquel on ne lui reconnaît aucune valeur. Un cadre où toutes les composantes de ce qu'il est convenu de nommer « la civilisation rurale » étaient présentes. La façon la plus réaliste de définir une « pensée » c'est de l'opposer à son contraire.

Toutes les pratiques politiques, sociales, économiques qui portent atteintes à la Terre, à la Nature, à l'environnement, à la présence de l'homme paysan dans le monde où il est appelé à vivre, ne peuvent procéder d'une pensée rurale.

Le manifeste de Laragne fut largement diffusé. Le bulletin du Ministère B.I.M.A. s'en fit l'écho mais les querelles syndicales (M.O.D.E.F et F.N.S.E.A.) le jugèrent et l'apprécièrent différemment.

Normal, le syndicalisme paysan, comme tous les syndicalismes ouvriers ne fut pas longtemps « unitaire ». Les influences politiques ne tardèrent pas à y jouer de leurs influences et à contribuer à sa division. Logiquement, le « manifeste de Laragne » aurait dû être reçu par ces courants syndicaux avec une même appréciation. Il n'en fut rien. Mais il y eut pire. Dès le Congrès suivant de l'A.E.P, en 1976, à Chalonnnes en Pays angevin, les auteurs paysans eux-mêmes ne firent pas preuve de la même unanimité qui avait présidé à la rédaction du manifeste. Dans la rédaction de la motion finale, à la fin du Congrès, il fallut se contenter d'un texte de « compromis » dicté par les convictions politiques des présents. Les incidences de la catastrophique sécheresse n'expliquent pas tout.

Une autre incidence du manifeste dans les rangs même de l'A.E.P. fut la démission du vice-président fondateur de l'A.E.P, Marius Noguès. Tout en se disant solidaire des idées défendues dans le texte, il refusa sa formulation « impérative et solennelle » il fallait laisser chacun libre de ses choix de penser et d'écrire. Il quitta l'association pour n'y plus revenir accusant cette dernière d'être composée de « de toutes sortes d'auteurs parmi lesquels des colonels et même un archevêque ».

Le Congrès de Pau, en 1977, (année des inondations aussi catastrophiques que la sécheresse de l'année précédente) fit l'impasse sur le manifeste.

Le Congrès de Genlis en 1978, vit enfler et éclater la querelle entre « paysans écrivains » et « écrivains paysans ». Les premiers, ceux qui exerçaient vraiment un métier de la terre, voulaient, seuls, s'adjuger le droit de définir la « pensée rurale » qui guidait les orientations de l'A.E.P.

Cette exigence, logique dans la rigueur, qui avait provoqué le départ de Marius Noguès, signait l'arrêt de mort de l'association, laquelle dans ses statuts, « acceptaient ceux qui se rattachaient à la terre et à sa défense par leurs écrits ».

Toutes ces querelles ont desservi la cause que l'A.E.P voulait servir :

Défendre une civilisation rurale, laquelle constituait, il n'y avait pas si longtemps encore, une base fondamentale de la Société française. Pas seulement en conserver la mémoire et le

patrimoine, mais savoir en lire, dans le quotidien des gens de la terre, tout ce qui la préservait ou la menaçait dans ses fondements: l'industrialisation sans limites, la surconsommation, les violences portées à la nature et à l'environnement et pour finir les asservissements sociaux, économiques et financiers, imposés aux hommes qui avaient mis des siècles à s'en libérer.

## **VI – Le manifeste de Laragne est-il toujours d'actualité ?**

Au regard de l'histoire il faut le replacer dans la période que les sociologues et les historiens de la Terre ont qualifiée du terme des « trente glorieuses », ces décennies des années 50 à 80 décrites comme des années de prospérité, conséquence directe de productions nouvelles et de la mise en place de la Coopération, de la Mutualité et du Crédit.

Le manifeste intervient dans la dernière de ces décennies (1975), à la veille des terribles fléaux qui allaient frapper, de plein fouet, l'économie rurale et en démontrer la fragilité : la sécheresse de 1976, suivie en 1977 par des intempéries à répétition et des inondations.

L'exploitation familiale s'en trouve ébranlée et son avenir même, en question. Non seulement elle devait supporter de nouvelles charges et de nouvelles dettes mais elle devait également supporter celles des structures avec lesquelles elle était associée : C.U.M.A, syndicats et coopératives.

La Terre entrait, inexorablement, dans une nouvelle ère économique, celle de la spirale infernale des crédits à répétition que les aides de l'état n'arrivaient plus à compenser. Les orientations et les réformes successives de la P.A.C (Politique Agricole Commune) ajouteront encore au désarroi de l'exploitation familiale forcée d'adapter ses productions aux aides financières qu'elle attendait.

Elle dut même, par l'intermédiaire de ses chambres d'Agriculture et de ses syndicats de producteurs, solliciter d'autres intervenants, Départements et Régions, lesquels apportèrent leur soutien aux projets proposés : installation des Jeunes agriculteurs, création de ressources en eau, aide à l'exportation, etc....

Conduire sa Condition Sociale d'homme libre dans ce labyrinthe demande des qualités de gestion et d'adaptation que seul, un enseignement de qualité pouvait soutenir.

Un éloignement, majeur celui-là, du manifeste de Laragne, celui du progrès permanent de l'enseignement agricole.

En partant des « Maisons familiales » de l'abbé Granereau, en passant par les « Centres d'apprentissage agricole » on arrivait, après les lycées agricoles (L.E.P.A) à l'enseignement supérieur capable de fournir un personnel d'encadrement de qualité : conseillers agricoles, ingénieurs, cadres sociaux et économiques prêts à prendre en main une économie rurale non plus nationale mais mondiale, tournée vers les grands groupes agro-alimentaires et les marchés d'exportation.

Que dire de l'irruption de l'informatique dans cette conquête intellectuelle ?

De la gestion des exploitations ?

Lors du Congrès d'Oléron en 2004, la présidente de l'A.E.A.P, Chantal Olivier terminait ainsi son propos d'orientation :

*-« A l'heure où les exploitations familiales sont obligées pour survivre de s'ouvrir à d'autres objectifs que les productions de base, (je veux parler d'accueil touristique, de transformations artisanales, de ventes directes,) ne restons pas, nous, écrivains paysans, cantonnés dans un rôle de mémoire ou d'artistes contemplatifs, entrons dans la dynamique de ce monde qui*

*bouge, multiplions les contacts et les actions avec ceux dont nous partageons les préoccupations.*

*Faire savoir, enfin, que dans nos provinces il est, encore et toujours, un monde en marche, avec des cœurs qui vibrent, des têtes qui pensent et des mains qui créent. »*

Clemenceau disait : « *Il ne faut pas insulter l'Avenir* »

Il ne nous appartient pas. Même s'il est fait, en partie, de nos acquis et de nos erreurs.

C'est pourquoi on ne saurait réduire la Pensée Rurale au manifeste de Laragne. Il a marqué une époque. Un passage. La vie même est faite de passages. S'il est une attitude que les écrivains paysans doivent refuser, c'est celle du « passéisme ».

La Vie a une raison majeure de continuer sa course, c'est de Vivre. Vivre avec son temps.

Agriculteur, exploitant agricole, céréalier, éleveur, vigneron... peu importent les qualificatifs donnés à leur destinée d'homme de la Terre, ils utilisent au mieux, les ressources que l'intelligence des hommes a mis au service de leurs efforts. Et lorsque nous parlons des hommes, cela comprend aussi les femmes dont le progrès a soulagé bon nombre de servitudes.

Au nom de quoi peut-on refuser à un laboureur de réfléchir et de penser au volant de son tracteur ? Est-il moins libre de ses réflexions que lorsqu'il suivait le pas lent de son attelage de chevaux et de bœufs ?

Et lorsqu'il se réunit en assemblée générale ou en conseil d'administration croit-on qu'il oublie tous les problèmes posés par la protection de son environnement ?

Allons. Il faut croire aux hommes. Les machines ne sont qu'à leur service. Seuls, les hommes, peuvent définir une Voie, un Mouvement d'idées, une « Pensée », une nouvelle « Pensée rurale »... Et pourquoi pas ?

Dans le ciel, pourtant chargé d'orages menaçants pour l'A.E.A.P , Chantal Olivier, en poète et en « paysanne-courage » a découvert et fait briller une étoile...une étoile qui disait dans un scintillement qu'il fallait garder foi en la Terre, à ses hommes et à leur avenir. C'est à cette étoile que la littérature paysanne doit accrocher ses charrues.

Jean-Louis QUEREILLAHC